

Yvon SONDAG



Photo : J.-L. Geoffroy

Par Michel BAAR

1987 et 1992

Service du Livre Luxembourgeois

Yvon Sondag a généreusement éludé le *hérisson* de la belgitude. Sud-luxembourgeois d'origine, ce poète – au sens fort du terme – est avant tout citoyen de la planète : il ne risque pas de nous faire échouer dans le régionalisme. L'obstination et la cohérence sont ses qualités majeures. Obstination à «refaire le monde», dans ses livres et par son engagement. Cohérence de son action d'homme et de sa parole d'écrivain : Je n'est pas un autre.

Biographie

Né le 6 avril 1934 à Habay-la-Vieille, Yvon Sondag a *fait ses humanités* au Petit Séminaire de Bastogne, puis entamé des études de philosophie qu'il n'a pas terminées. Il a poursuivi aussi des études musicales.

Influencé par la *Communauté de l'Arche* de Lanza del Vasto, il fonde, en 1964, *Opération Santa Fe*, jumelage d'une région rurale développée (la province de Luxembourg) avec une autre, sous-développée (la province de Santa Fe, en Argentine). Quelques années plus tard, cette opération devient l'AICAR (Association Internationale de Coopération et d'Animation Régionales), qui permet de faire séjourner chez nous de jeunes stagiaires latino-américains, venus se documenter sur nos techniques d'exploitation agricole et d'organisation de notre société rurale.

Depuis 1979, Yvon Sondag demeure en Amérique latine : il a voulu y retrouver, au départ, les stagiaires ayant séjourné ici (et c'est à la suite d'un de ses premiers voyages qu'il a ramené Victor Tucuta, petit garçon très vif qui s'était attaché à ses pas, et dont il a tenté d'enrichir l'éducation). Le principe d'Yvon Sondag est de ne jamais être à la charge des communautés rurales où il séjourne. C'est pourquoi il revient de temps en temps en Belgique, où son métier d'attaché de presse et ses conférences lui permettent de réunir les sommes nécessaires à sa propre indépendance économique.

Marié à une Indienne, Maria, qui lui a donné deux enfants, il s'est occupé à la réalisation du projet *Chaco indien*, co-financé par Oxfam (dont les «Maisons du monde» de Bastogne et Martelange publient un bulletin mensuel où il intervient fréquemment), et l'AGCD (Administration Générale de la Coopération au Développement). L'objectif de ce projet était de rendre aux populations indiennes du Gran Chaco – aux confins de l'Argentine, du Paraguay et de la Bolivie – une partie des terres dont elles ont été spoliées par les colonisateurs et immigrants européens, et de leur confier les moyens appropriés pour que ces terres de forêt et de savane leur permettent de mener une existence conforme à leur culture et à leurs traditions (chasse, pêche, cueillette des fruits sylvestres, récolte du miel sauvage).

Une partie de cet objectif est réalisé : 250.000 hectares de terres ont été restitués aux Indiens Tobas et Wichis par le Président Menem. Il reste que les Indiens peuvent encore revendiquer leur souveraineté sur tout le territoire du Chaco : en Argentine, quelque 20.000.000 d'hectares. Il reste aussi à mobiliser l'opinion publique indienne avec des plans de développement auto-centré qui favorisent leur intégration réelle à une Argentine pluriculturelle.

C'est à quoi Sondag, avec une énergie intacte, continue à s'employer aujourd'hui : «Il ne nous resterait plus rien, les poètes, si nous ne nous battions pas quelques fois. D'ailleurs, en grec, *poiên*, qui a donné *poiêma*, c'est *faire*» (1).

1. Interview accordée à J. Limage pour *Le Soir illustré* du 15.07.1992, p. 20.

Bibliographie

- ***La clef des champs***, poèmes, La Dryade, Vieux-Virton, 1960 ; illustrations de Raymond Denis.
- ***L'aide au Tiers-Monde (du mythe à la réalité)***, essai, La Dryade, Vieux-Virton, 1970.
- ***L'événement***, poèmes, La Dryade, Vieux-Virton, 1974.
- ***Violence non-violence***, essai réalisé en collaboration avec J. Raes, E. Brion et D. Piersoel, publié en 1976 sous forme de brochure par la commission «Justice et paix francophone».
- ***Ardwenn peaux neuves***, poèmes, L'Ardoisière, Attert, 1980.
- ***À minuit fut fait un réveil***, roman, L'Ardoisière, Attert, 1982 ; Prix Triennal du Concours de Manuscrits du *Service du Livre Luxembourgeois*.
- ***Historia oficial para acabar con un pueblo***, CISA (Consejo indio de Sud America), Lima, 1987. Une traduction française existe sous forme de brochure disponible à la Maison du Monde de Bastogne : ***L'histoire officielle pour en finir avec un peuple***.
- ***La terre sans mal***, Voyage initiatique de l'Ardenne à la forêt indienne (roman), Dricot, Bressoux, 1996.
- ***Rumeurs autour d'une crèche*** (roman), Éd. Memory Press, 2003.
- ***Tant va la cruche à l'eau*** (essai), Éd. Terre Entière, 2005.

À consulter :

- LANZA DEL VASTO, ***Le pèlerinage aux sources***, Denoël, 1943 (*Livre de Poche* N° 1234/1235).
- Paolo FREIRE, ***Pédagogie des opprimés***, Maspero, Paris, 1974.
- ***Anthologie des poètes français du Luxembourg belge de 1930 à nous jours***, par Roger Brucher (Éd. De l'Académie luxembourgeoise). Pp. 98-99 (1978).
- ***L'Avenir du Luxembourg «Plus»***. Reportage et interview. Sous le titre : *Yvon Sondag, écrivain et coopérant en Amérique latine*. Pp. 1 et 8 (07.04.1984).

- *Le Soir Illustré*. Interview accordée à J. Limage. Sous le titre : Super-Tintin chez les Indiens . Pp. 18 à 20 (15.07.1992).
- *Anthologie russe des poètes belges* publiée par l'Académie soviétique (1965).

Texte et analyse

*Paul s'est fait prendre
par la peau du cou
Il se démène dans sa cage
comme un beau diable*

*On lui fait un petit trou
dans la tête
On lui pompe chaque jour
un peu de cervelle*

*Ensuite
On lui plante un entonnoir
où l'on déverse
les chiffres
les lettres
les ronds
les carrés
les règles
les litres
les mètres
l'élite
les maîtres
les rois
les guerres
les lois*

*On rebouche
avec de petits bouts de droit
bien ajustés*

*On lui dit qu'en vacances
Il ne faut pas trop remuer*

*s'agiter
s'évaporer
se dissiper
pour éviter de recommencer
l'opération
au prochain trimestre*

(in **L'Événement**)

Voilà donc un texte écrit par quelqu'un qui habite à une quinzaine de kilomètres d'Athus, où j'en proposais naguère la lecture à une classe de cinquième ; (bien sûr, Sondag est latino-américain plus qu'habaysien – mais cela, j'avais l'occasion de le préciser par la suite).

Et quoiqu'il s'agisse d'un poème, tous les élèves, ou presque, comprennent, dès la première lecture, de quoi il retourne. Raisons suffisantes, me semble-t-il, pour « mobiliser » la classe (quitte à l'entraîner ensuite à une perception plus fine du message que l'on veut nous adresser): la littérature – la poésie – n'est pas forcément l'apanage des manuels scolaires, ni l'occasion d'exercices nécessitant a priori les sueurs de l'exégèse. Elle peut être un outil dont se sert ici et maintenant quelqu'un qui, tout simplement, a quelque chose à dire de ce qui fait notre vie quotidienne.

Que nous dit-il ? En bref, que l'école est une prison où l'on procède au lavage des cerveaux. Ce résumé est (par nature) appauvrissant: le poème en dit plus – et en dit moins. Nous allons y revenir. Mais puisqu'aussi bien sa vertu est de rendre immédiatement perceptible l'idée globale qu'il véhicule, je laisse à la classe l'occasion de s'exprimer au sujet de celle-ci. Il y aurait quelque maladresse – voire quelque malhonnêteté – à désamorcer l'intérêt en noyant aussitôt le texte dans des commentaires strictement philologiques. J'apprends donc que l'avis des élèves n'est pas aussi tranché que celui du poète. Tel en tout cas que nous l'avons condensé... car, tout de même... Christelle n'en sort plus avec ses formules de chimie ; le seul mot de « math » allume dans les yeux de

Lionel des lueurs meurtrières... (2) Il conviendra si possible d'élever tout à l'heure le débat. Actons néanmoins, dès à présent, que l'école n'est pas ressentie comme une source idéale d'épanouissement, et qu'à ce titre, notre poème est le lieu d'une communication possible entre lecteurs et auteur.

Quels moyens celui-ci a-t-il mis en oeuvre pour rendre son poème aussi efficace ? Ceux d'une poésie simple, justement. Le texte est découpé en vers libres, distribués eux-mêmes en cinq strophes ; celle qui occupe le centre force l'attention, puisqu'elle est plus haute et plus étroite que les autres -et nous verrons qu'elle est bien "au coeur" du poème, relatant sous forme d'une énumération suggestive la phase essentielle du supplice infligé à Paul. Bref: la disposition typographique du texte (3) est moderne, et facilement déchiffrable.

À cette répartition formelle du discours correspondent rigoureusement les événements de la fiction où est racontée la mésaventure de Paul (car il s'agit d'une histoire, avec des personnages et, si élémentaire soit-elle, une intrigue):

- str. 1: situation initiale (*Paul se démène*), présentée comme le résultat d'une action passée (*s'est fait prendre*);
- str. 5: situation finale: les conseils prodigués à Paul (*ne pas remuer, s'agiter ...*) pour l'avenir (*en vacances, prochain trimestre*) rappellent la S.I. (*se démène*)
- str. 2, 3 et 4: phases successives de l'*opération* proprement dite.

Il est significatif que le bourreau porte un masque: à la personne isolée, prénommée **Paul** au début du texte, s'oppose massivement une instance préservée par son anonymat (l'indéfini **on** se trouve six fois dans le poème). Cependant, mise à part cette indication discrète de l'inégalité de l'affrontement, le narrateur ne prend pas parti: l'apparent détachement

2. En français, tout va bien. Mais si.

3. Son insertion dans l'aire scripto-visuelle de la page, dirait J.-M. Adam (*Pour lire le poème*, De Boeck-Duculot, 1985) ; mais utiliser en classe cette terminologie relèverait, en l'occurrence, de la perversion...

du ton, l'absence de précision quant au «narrataire» de cette histoire, la simplicité même du vocabulaire utilisé pour relater les étapes de cette torture permanente (*chaque jour*) semblent souscrire à sa banalisation. Silence fertile, en réalité: cette neutralité volontaire compense heureusement le caractère peut-être outrancier du tableau proposé à notre imagination – et force en tout cas la prise de parole des spectateurs que nous sommes.

Sous les apparences anodines de l'énumération, la 3e strophe est remarquable. Sa hauteur, favorisée par la réduction du vers au mot, et la rapidité de lecture qu'entraîne cette disposition, représentent littéralement le flot des connaissances *déversées* (III, 3) dans la tête de Paul. Et le voisinage calculé de certains mots presque homonymes (*les litres / les mètres / l'élite / les maîtres*) vise sans doute à matérialiser phonétiquement, à mimer par le langage, la confusion qui s'installe inévitablement dans l'esprit de Paul, obligé d'ingurgiter trop vite des connaissances trop nombreuses, et dépourvues dès lors de signification (4).

Il reste à insérer cette critique de l'école dans l'ensemble de la réflexion cohérente propre à Sondag : si l'instance scolaire est critiquable, c'est dans la mesure où elle dispense des savoirs momifiés, «insignifiants» (au sens étymologique du terme) (5) et qui occultent certaine réalité cruciale pour notre auteur : l'exploitation planétaire des déshérités.

4. *Faute de savoir s'en servir comme signe d'un aspect du monde, (le poète) voit dans les mots l'image d'un de ces aspects (...) Le langage tout entier est pour lui le miroir du monde. Du coup, d'importants changements s'opèrent dans l'économie interne du mot. Sa sonorité, sa longueur (...), son aspect visuel lui composent un visage de chair qui représente la signification plutôt qu'il ne l'exprime (Qu'est-ce que la littérature ?, coll. Idées/Gallimard, p.20. C'est Sartre qui souligne).*

5. *Je devrais vous parler aussi -mais cela nous entraînerait trop loin- de l'effort que nous réalisons (...) pour remettre l'art dans la vie (plutôt qu'au musée), la poésie dans la vie (plutôt qu'au théâtre), le savoir dans la vie (plutôt que dans les hautes écoles), la religion dans la vie (plutôt que dans les églises) (Satish KOUMAR, cité dans *L'aide au Tiers-Monde*, p. 103).*

Choix de textes

Sursaut

*les jeunes pousses redressent la tête
sous les pas du Colosse*

Toutes ensemble

*les jeunes pousses bandent
leurs muscles minuscules*

Comme un seul homme

*les jeunes pousses
bousculent
poussent
basculent
le Colosse*

Dernier sursaut

*le Colosse a piqué du nez
dans un fracas cosmique*

La Grande Prairie a gagné

(L'Événement)

Le grand rapace fend l'air

*Il traverse les mers
fond sur les continents*

Becs et ongles

*dépècent
écorchent
lacèrent*

*embrochent
les chairs
les ors
les vies*

*Le grand rapace a mis la patte
sur les trésors cachés
des jungles
des déserts
des sources
des mers*

*Il a tout vu
tout noté
connu
compté
repéré
mis à nu
pour les appétits futurs
de sa panse capitale*

*le grand rapace a l'oeil à tout
mais son oreille n'entend pas
le bruit doux
que font les poseurs de pièges
à l'ombre des bambous*

(L'Événement)

Petite Belgique, grands moyens

*Belgique-petit-pays ... Que de fois ne s'est-on pas servi de cet alibi
pour absoudre ou ignorer nos responsabilités réelles en matière de
domination économique ?*

*Belgique-grand-pays ... Que de fois, de l'école primaire aux discours
académiques, n'a-t-on pas dit l'importance de son rôle international !*

Eh bien oui, des deux versions celle-ci est la bonne. Voyons cela de plus près.

Belgique, capitale de l'Europe naissante ; plaque tournante du trafic d'armes mondial ; une des premières puissances portuaires mondiales ; membre du club des dix premiers pays exportateurs du monde ; quartier général de l'OTAN, coeur de l'immense dispositif militaire qui impose à plus de la moitié du monde et en particulier au Tiers-Monde, la loi d'airain de quelques petits groupes politiques et financiers.

Et nous ne rappelons là que quelques aspects particulièrement évidents de la puissance économique et politique de notre pays. Mais pourquoi ne pas évoquer l'importance de ses institutions, de son enseignement, de son organisation socio-économique ?

Pourquoi, en particulier, ne pas souligner le rôle considérable qu'y jouent l'Eglise et ses institutions ? Comment ignorer que l'opinion chrétienne y est majoritaire et que lorsqu'elle s'exprime avec fermeté rien n'empêche de voir ses désirs devenir réalité ?

Puisqu'aux côtés des grandes puissances et des grandes organisations internationales nous avons en mains tous les moyens de dominer, nous avons aussi tout ce qu'il faut pour coopérer : argent, science, techniques, institutions.

À la condition que nous n'accordions pas, à nouveau, une confiance aveugle à ces moyens. À la condition que nous respections la volonté et les aspirations de l'homme du Tiers-Monde (...)

Nous avons suffisamment établi les rapports existant entre la situation des travailleurs prolétaires du XIXe siècle et celle des peuples prolétaires d'aujourd'hui, et rappelé à cette occasion que la solution n'était pas venue des classes dirigeantes, trop affairées à la sauvegarde de leurs privilèges, mais des travailleurs eux-mêmes, groupés et aidés, il est vrai, par des intellectuels généreux issus parfois du milieu bourgeois. Toute l'histoire démontre que ce sont les opprimés eux-mêmes qui ont réalisé leur libération et non pas la magnanimité des dominateurs.

Il en sera de même pour la libération et le développement du Tiers-Monde. S'il en va autrement, ce ne sera qu'une caricature de sa libération et de son développement.

Les coopérants sincères qui, parmi nous, désirent soutenir les efforts du Tiers-Monde, ne sont rien d'autre que ces « fils de la bourgeoisie » – internationale cette fois – qui décident de prendre le parti des exploités. Et qui sont prêts à supporter intégralement les conséquences de leurs

actes. Nous ne devons pas oublier, en effet, que l'ensemble des travailleurs intellectuels et manuels de notre pays participent à l'oligarchie mondiale. Même ceux qui parmi nous sont réellement aliénés par rapport à leurs moyens de production se trouvent, au niveau des rapports de force économique, à l'échelle internationale, dans une position d'exploiteur même involontairement, puisque l'amélioration de leur niveau de vie se fait au détriment du Tiers-Monde. Les mécanismes du capitalisme moderne font entre autres que les classes ouvrières des pays développés deviennent elles-mêmes les porte-voix du cartiérisme.

Ceux qu'épouvanterait la perspective -inévitabile, au moins dans un premier temps- d'une récession économique dans nos pays développés doivent se demander si réellement il est impossible de concevoir dès à présent un autre type d'économie qui, tout en mettant sur le marché moins de produits de consommation, procurerait du travail à tous les hommes, dans la dignité et l'amour de leur métier: ces deux conditions essentielles d'un système économique et social réussi, et qui sont si peu réalisées dans notre monde occidental actuel ! Nous sommes convaincus que ce système est viable à la condition que disparaisse la caste des modernes féodaux qui concentrent dans leurs mains l'argent et le pouvoir.

(L'aide au Tiers-Monde)

Pattes de velours

*Quand il revint me dire bonjour ce n'était pas du tout pour faire des siennes car il me décocha un bon sourire et me fit sa déclaration d'amour
- Toi je t'aime comme un gros chat pasque t'as des moustaches de petites oreilles pointues et du poil au menton petit patapon*

À nous deux on pourrait sûrement attraper pas mal de souris grasses et de souris grises

et peut-être des blanches aussi et des rats rouges et je ne sais pas moi s'il y en a des jaunes ou bien des bleus

et je te me nous les croquerais en douce à nous deux

Jamais je n'aurais imaginé qu'un tel enfant jouerait un jour avec moi au chat et à la souris

en attendant de boire ensemble au même bol une terrible rasade de lait bouillant

Et voici que dans la nuit de son pelage notre matou fait clignoter chichement ses quinquets

tandis que derrière lui une lune rousse lui colle une auréole de sainteté

si bien que je soupçonne fort un Dieu de sourire derrière ses rideaux d'ailleurs on l'entend ronronner malgré lui plus fort que nous trois

et cela peut durer toute une nuit et même plusieurs du moment qu'on s'aime

Le lendemain il pleuvait et la Bénédiction de la Forêt tourna en déluge

Les trompes de chasse s'enrouèrent au point de faire rire aux larmes les sangliers

Les Chasseurs Ardennais firent long feu et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre parmi le petit gibier

L'eau bénite diluée d'une manière scandaleuse n'eut aucun effet sur les bêtes en rut

L'Évêque du lieu oubliant de prêcher se mit à bramer et le ministre de la Sylviculture éternua trois fois avant de mourir d'une congestion

Ainsi font font font les petites marionnettes

(Ardwenn peaux neuves)

J'ai eu du mal au début à m'adapter à ces repas sans heures. Puis l'habitude vient, c'est comme tout. Ici on n'est jamais sûr ni du moment, ni du menu. Aussi l'appétit ne manque jamais. Et quelques épis de maïs grillé suffisent à prendre patience. Chaque journée reste une aventure, un rien nous met tous en joie ... Comme ces quelques poissons frits que je n'espérais plus et qui nous refont un soir de fête !

Les petites pattes encore toutes grasses, Luis vient se planter devant mon tas de gribouillis. Il me réclame une feuille de papier. Le petit bonhomme, qui hier encore vivait dans le ruisseau, s'est découvert une passion pour le dessin. Avec les trois bouts de crayon qui me restent, il me fait des fleurs et des bêtes curieuses. Pas de maison, pas de papa-maman. Mais des oiseaux qui ont des yeux partout, des lianes avec de longues mains pour caresser. Il a une façon bien à lui de mélanger les couleurs et, avec trois mines, de réinventer l'arc-en-ciel.

Pour calculer c'est pareil. Au début je lui ai appris à compter sur ses doigts. Le reste a suivi. Quand on a dépassé la dizaine, il a hésité, mais pas longtemps. Penché sur ses pieds nus, il a achevé l'addition sur ses orteils !

Luis ne comprend pas pourquoi je peux dessiner des choses aussi bêtes que des lettres. Au début, il croyait que c'était de l'herbe et me demandait pourquoi je n'y plantais pas d'arbres ...

Je dois parfois freiner son zèle de barbouilleur de génie. Un jour il s'est fâché tout rouge parce que je ne voulais plus lui donner de feuilles.

— Et alors, Luis, sur quoi je vais écrire ?

— Si toi t'aimes tant l'herbe, tu peux la cueillir dans le pré avec les moutons.

— Et si toi t'aimes tant les feuilles, tu peux pas les cueillir dans les arbres avec les petits singes ?

Il ouvre une grande bouche, rien ne sort, je vais éclater de rire tellement il est drôle, mais il ne m'en laisse pas le temps.

— Tu sais donc pas qu'elles sont déjà toutes pleines de dessins ? ... Ah ! Felipe ... si toi tu dessinais comme les arbres ! ...

Et elles dansent, c'est vrai ! Elles donnent du frisson et de la couleur à la lumière. Elles abritent oiseaux, cigales, grillons, araignées, chrysalides. Mille vies. Et tout l'air que nous respirons, c'est elles qui nous l'offrent.

Tu as raison, Luis, que sont ces feuilles mortes entre mes mains à côté des feuilles vives que le vent fait chanter ?

Pourtant ce soir, je l'aime un peu aussi cette herbe folle, celle que je déchiffre, défriche, je ne sais plus, et cette autre qui me pousse entre les doigts. Elle a vie, vie cachée, et signes qui la révèlent. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi. Pas encore ... un peu de patience ! À Joaquim non

plus que l'écriture irrite. Lilay qui ne sait pas lire est la seule qui a l'air de comprendre. En tout cas, elle m'aide par son silence, parfois par un long regard ...

Le vent arrache une feuille de ma main. Je pourrais leur ouvrir la cage, et qu'elles s'envolent une à une comme autant de papillons de nuit affolés. Mais la mémoire, elle, où la perdre? ...

(À minuit fut fait un réveil)

SUDAMERICA NO ESTA TAN LEJOS DE SUDAFRICA...

Esto fue lo que dijo en agosto 1985 en la localidad de Castelli, un médico sudanés delegado del Consejo Mundial de Iglesias, durante su visita a comunidades indígenas de Chaco argentino : « Sudamérica nos está tan lejos lejos de Sudáfrica. En ciertos aspectos es aún peor ». En Sudáfrica, los negros son apartados pero existen y son mayoría. El día de mañana, con toda seguridad – cualquiera sea el plazo – estarán gobernando.

(Historia oficial para acabar con un pueblo, p. 17)

L'Amérique du Sud, ce n'est pas si loin de l'Afrique du Sud

C'est ce que déclarait en août 85 un médecin soudanais, délégué du Conseil Mondial des Églises, au cours d'une visite aux communautés indiennes du Chaco argentin. Sous certains aspects, expliquait-il, c'est pire. En Afrique du Sud, les Noirs sont tenus à l'écart, mais ils existent ; et ils sont la majorité. Tôt ou tard, ils gouverneront.

Et l'Indien américain, où en est-il ? Ne parlons pas ici d'« apartheid » ; la politique de nombreux pays fut celle de l'extermination pure et simple. À tel point qu'en Argentine, par exemple, « seul pays blanc au sud du Canada » (comme s'en vantait un dépliant de l'Ambassade d'Argentine à Bruxelles il y a quelques années), les seuls Indiens rescapés vivent aujourd'hui dans les régions les plus excentriques et inhospitalières du pays.

Quant aux pays andins, où les Indiens sont toujours majoritaires, l'apartheid n'a besoin d'aucune loi écrite, car c'est un fait acquis depuis des siècles que chacun doit rester à sa place. S'il arrive - par un fait singulier - qu'un autochtone réussisse à entrer dans la classe dominante, cela ne représente rien d'autre que l'exception qui confirme la règle et ne change rien à la situation créée.

Je n'oublierai jamais, lors d'un séjour à La Paz en 1971, le choc que m'a donné le spectacle des foules indiennes occupant la rue et, une heure plus tard, un autre spectacle, celui de la télévision retransmettant une assemblée politique en plein débat. Je crus d'abord à un reportage venu de l'étranger. Mais bientôt la vérité s'imposa à moi : tous ces visages blancs, tous ces personnages de salon, étaient bien les représentants du peuple bolivien...

Quelques jours plus tard, le pouvoir passait aux mains du président-dictateur, le général Banzer, fils d'immigrés allemands. Un autre gouvernait alors au Brésil, Geisel. Un autre au Paraguay, Stroessner (il y est toujours). Curieuse « Amérique latine ». Mais alors que dire de l'Amérique indienne ?

Il est clair pourtant qu'il existe un métissage généralisé. Mais nous ne pouvons pas oublier que ce métissage est le fruit du viol collectif commis par le conquistador, le soldat, l'aventurier. Chose qui ne s'est pas passée en d'autres époques et d'autres lieux, lorsque la colonisation se fit sous forme d'immigration de familles déjà constituées. Le lignage métis ainsi formé s'est reproduit et figé jusqu'aujourd'hui. Cela, et rien d'autre, constitue la belle « mosaïque de races » qui désigne l'Amérique latine dans certains manuels scolaires d'Europe.

Logiquement, il n'y a pas de quoi être surpris quand un de mes compatriotes reçoit « les honneurs » de la Presse argentine, journaux et revues de tous formats, pour avoir épousé une Indienne. Mérite... ou extravagance ? Dans d'autres coins du monde, les journaux n'auraient plus de place pour autre chose s'ils devaient relater chaque mariage inter-racial qui se célèbre !

Plus grave encore quand un hôtelier du Chaco – une connaissance – m'interdit l'entrée de son établissement le jour où je vins accompagné de mon épouse toba parce que, selon lui, il allait perdre des clients, ajoutant ingénument : « Vous voyez, ce n'est pas parce que je suis raciste... D'ailleurs, quand vous reviendrez seul, vous serez toujours le bienvenu! ».

(L'histoire officielle pour en finir avec un peuple, p. 7-8.)

Dans le monde actuel il n'y a plus une infinité de combats particuliers et isolés ; il existe, certes, des fronts divers, et aussi des problèmes spécifiques. Face toutefois à une seule agression majeure, celle de sociétés qui prétendent asservir la planète par des groupes réduits mais dotés de moyens de domination jamais vus et dont la soif de pouvoir frise la démence puisque le suicide même ne lui fait pas peur.

*Il n'y a plus – il ne devrait plus y avoir – une série de pays divisés, séparés ; il existe, certes, des patries et des cultures régionales très respectables (et parmi elles celles des peuples indiens). Mais sur une seule planète, dans une seule **grande Patrie**.*

Les Indiens qui, en ce moment, peuvent le plus pour eux-mêmes et pour leurs frères sont justement ceux qui partagent avec d'autres hommes lucides la vision exacte de notre planète d'aujourd'hui : nature agressée, terres menacées de mort, peuples torturés, suicide nucléaire en sursis. Vision où existent, en même temps, des signes d'espoir, de progrès, de changements rénovateurs capables de transformer de façon décisive le sort de l'Humanité et de tous les êtres vivants.

Les résolutions de la IV^{me} Assemblée Mondiale des Peuples Indigènes, organisée à Panama en septembre 84, démontrent que la cosmovision de l'Indien est cohérente dans ses choix de vie ; et qu'en outre elle est compatible avec les besoins vitaux du monde appelé civilisé. C'est ainsi qu'une des résolutions en appelle aux « grandes puissances afin qu'elles arrêtent leurs expériences nucléaires dans l'atmosphère et sous terre » ainsi qu'aux « pays industrialisés pour qu'ils arrêtent la construction sous la mer de stations de déchets chimiques... »

Cet appel, nous pouvons le percevoir comme un écho de la célèbre déclaration du Chef des Suquamish, adressée au Président des États-Unis, pour lui notifier son refus de lui vendre une partie de sa terre, « car la terre, comme l'air, comme l'eau, appartient à tous », ajoutant : « L'homme blanc traite sa mère la Terre et son père le Ciel comme s'ils étaient des choses que l'on peut vendre et acheter. Son appétit dévorera le monde et laissera derrière lui un désert... » Paroles prophétiques prononcées il y a plus d'un siècle, traduites et diffusées aujourd'hui dans toutes les langues...

Non seulement l'Indien est prêt à lutter avec ses frères de race, quelle que soit leur nation. Il sait aussi s'allier à ses frères métis quand c'est nécessaire. Qu'on le veuille ou non, l'Amérique est un continent hybride et toujours chaotique. Si elle est indienne par sa racine la plus profonde, elle est également noire, mulâtre, métisse, blanche (anglo-saxonne et latine !).

Rappelons que lors de son second Congrès le Conseil Indien d'Amérique du Sud, après avoir exposé et justifié les revendications spécifiques des peuples indiens, a tenu à manifester sa solidarité « avec les luttes de libération des populations opprimées d'Amérique latine dans leur ensemble, quelle que soit leur appartenance ethnique ». (Tiwanaco, mars 83)

*Il faut sans doute être un indianiste blanc pour ne pas comprendre (la faute en est-elle à son racisme latent ?) que la culture et les valeurs indiennes peuvent avancer par une infinité de chemins entre deux situations extrêmes qui sont elles-mêmes respectables : le cas, par exemple, des Kaxinawa et autres ethnies de la forêt amazonienne, toujours « biologiquement et culturellement purs » ; et, à l'autre bout, celui du peuple guarani, mélangé avec le Blanc depuis des siècles, mais qui a réussi à sauver à jamais sa langue et une bonne partie de sa culture. Car en dépit de la présence étrangère, on peut aujourd'hui parler d'un **peuple paraguayen**, et difficilement d'un « peuple argentin » ou d'un « peuple brésilien ». Entre ces deux exemples extrêmes, chaque nation indienne a de la place, beaucoup de place et de modalités pour affirmer son identité. Et si nous avons peu parlé du métis, ce ne fut pas par ignorance ou dédain. Laissons-lui, à lui aussi, le temps de « refaire surface », de se reconnaître comme fils et frère de l'Indien.*

Laissons à l'«Amérique latine» le temps de se reconnaître et de s'enorgueillir de ses racines indigènes, où les Nègres à leur tour diront leur parenté cosmique avec l'Indien, face à la frigidité mentale du Blanc. Le microscope des généticiens ne nous apprendra rien. Une oreille musicale, un regard amoureux nous en diront bien davantage. . .

(L'histoire officielle pour en finir avec un peuple, p. 53-54.)

Synthèse

Nous ne nous arrêterons guère au premier recueil d'Yvon Sondag. Quelques-uns des 18 textes de cette plaquette cachent mal leur apprêt; certains jeux sur les mots sont maladroits ou gratuits; la dynamique de l'ensemble est hésitante; bref: le poète est encore en quête de sa voix.

Quatorze ans plus tard, paraît *L'Événement*, dédié *Aux hommes de la terre de Famenne et du Larzac, à leurs frères des communes et de l'errance, à tous vents*. Beaucoup plus étoffé et mieux charpenté (une centaine de textes répartis, après un prologue, en trois parties), ce recueil se caractérise d'abord, par rapport au précédent, par le passage du **Je** au **Nous**. Par l'évolution, pour tout dire, d'un lyrisme étroit vers une écriture plus spécifique, plus vigoureuse et plus active. À l'évidence, Yvon Sondag a réalisé ici cette «évasion» que promettait le titre de son premier recueil (*La clé des champs*): c'est au prix justement de l'abandon d'une partie de lui-même qu'il s'est découvert une identité (et donc un style); dans le passage suivant, il observe cette mutation, avec au lecteur un clin d'oeil amusé, en forme d'anagramme:

*A disparu de son domicile
depuis plus d'une semaine
le dénommé Dany Sovong
[...]*

*Bien qu'il semble jouir de ses facultés mentales
le disparu a l'habitude de marcher pieds nus
et de chanter dans la rue*

Mais qui donc recouvre ce **Nous**? Au départ, un petit groupe de fuitifs semblables à **Dany Sovong**, membres épars d'une société révolue, disloquée par la Civilisation, et dont la parole du poète va nous faire percevoir la «re-création»:

*Sur les hauts plateaux
chaman*

*laboureur
poète
chasseur
réunissent la spirale
de leurs forces antagonistes
pour fermer le cercle tribal
et le souder au clan voisin*

Effrayés par les agissements des **Métropoles** (auxquels Yvon Sondag, sous ce titre, consacre la première partie du recueil), les membres de ce groupe vont donc se libérer, et se rejoindre pour réinventer peu à peu leur société originelle, entité "primitive" fondée sur une conception ancestrale, rurale et pacifiste de la vie, du monde et de l'art, par opposition au capitalisme régnant et à la culture officielle (de laquelle participe l'école).

Membre à part entière du groupe des *nomades aux mains nues*, le poète, on l'a vu, a pour fonction d'être le chroniqueur de cette société en gestation. Mais il est aussi, et surtout, acteur engagé dans la dissidence – et la subversion, de plus en plus tangible au fil de sa chronique :

Alors le poète prit la parole :

*— Ils disent que je fais de la politique
Et c'est vrai qu'elle est d'un naturel
poétique*

Notre auteur est donc passé des mots aux choses, de l'écriture à l'action. Plus exactement, il met sa parole au service d'une cause, et c'est peut-être aux moments où il revendique le bien-fondé de celle-ci et se transforme en propagandiste (passant alors du **Nous** au **Vous**) que ses accents sont les plus authentiquement poétiques (ou les plus poétiquement authentiques, comme on voudra) :

*L'événement est gratis
Soyez l'auteur*

*Prenez à bras le corps
les racines de votre délivrance*

*Faites-vous
Tribus !*

En fait, l'**événement** est rêvé par le poète - et nous donnerons à ce verbe un double sens. D'une part, Yvon Sondag aspire évidemment au renversement du *Colosse* par la *Grande Prairie*, à la destruction des *citadelles de mort* par la *chaîne rebelle des nomades fabuleux*, à la victoire des *hommes patients du premier Matin* sur la *Civilisation atterrée*, bref : au triomphe du nouveau monde sur l'ancien. Il rêve donc à cet événement. D'autre part, il *le* rêve, dans la mesure où son recueil, alternant constamment le thème de l'écroulement et celui de la renaissance, est la mise en scène imaginaire d'une véritable révolution planétaire. Chroniqueur, militant, le poète est donc aussi visionnaire, et ce n'est pas le moindre de ses mérites d'avoir su, dans une langue singulière, réécrire ici l'Utopie. Mais sous sa plume, le terme *poésie* retrouve pleinement son sens étymologique ; Sondag ne se paie pas de mots (captivants, les textes de **L'Événement** n'en sont d'ailleurs pas moins dépouillés) : son *dire* correspond à un *faire*, son poème accompagne et détermine une action :

*Maison
frigo
caravane
auto*

*Et quelques autres besoins
vitaux
permettent au citoyen moyen
de se tirer d'affaires*

*Avec en plus une fenêtre
ouverte sur le monde
en couleurs*

*Pour mieux discerner
la diversité des races
et le teint de leur famine*

Dans cette action, nous l'avons vu, il investit lui-même toutes ses énergies. En 1970, il tentait, en un court essai, d'exposer les principes fondant sa démarche. On pourrait dire de *L'aide au Tiers-Monde* qu'il est à *L'Événement*, ou au roman *À minuit fut fait un réveil*, ce que *Le mythe de Sisyphe* est à *L'Étranger* ou à *La Peste*. Résumons les thèses développées dans cet essai.

Notre haut niveau de vie serait irréalisable sans les matières premières dont nous pillons le Tiers-Monde. En d'autres termes, le sous-développement est généré par l'impérialisme économique auquel souscrivent peu ou prou tous les pays industrialisés, prioritairement soucieux de préserver leur bien-être matériel (et dont l'évolution culturelle est elle-même, pour une part, redevable aux « primitifs » : nous « exploitons » aussi les arts africains, la musique sud-américaine ou le yoga indien).

Sous ses formes traditionnelles, « l'aide au Tiers-Monde » a été inventée, en corollaire à cette situation, par et pour la bonne conscience des pays riches. Assistance technique, accueil de boursiers venant des pays sous-développés, envoi de coopérants volontaires, sont bien souvent l'alibi commode du développement, dans les pays du Tiers-Monde, de nos propres intérêts.

La technologie sophistiquée mise au service de la conquête de l'espace correspond aux efforts déployés par les puissances industrielles, à *l'affût de nouveaux puits de pétrole, de nouveaux gisements de cobalt et de nouveaux pillages à perpétuer*, pour assurer leur hégémonie militaire sur la planète. Et la célébration prestigieuse de ce « progrès » scientifique dissimule de plus en plus mal le véritable problème planétaire : le sous-développement est d'autant plus paradoxal que les ressources alimentaires du globe seraient suffisantes pour tous – à condition par exemple que les néo-colonialistes cessent de cultiver intensivement sur les meilleures terres des pays sous-développés (pendant que les autochtones survivent péniblement sur des terres érodées) les produits de luxe destinés à l'exportation vers nos pays.

Et l'auteur de proposer dès lors à notre attention des solutions alternatives de *coopération au développement*, visant à extirper le mal plutôt qu'à tenter de le camoufler : exemple d'auto-développement en Afrique, révolution agraire non-violente en Inde, travail de conscientisa-

tion et d'alphabétisation de Paolo Freire au Brésil et en Amérique latine, sur base du principe selon lequel *toute action éducative doit nécessairement être précédée d'une réflexion sur l'homme et d'une analyse du milieu de vie concret de l'homme concret que l'on veut éduquer, ou pour mieux dire que l'on veut **aider à s'éduquer*** (p. 56). Ce type de coopération implique une remise en question de notre vision du monde et de notre échelle des valeurs :

« La coopération au développement », c'est donc bien autre chose que « l'aide au Tiers-Monde ». Cette dernière envisage les relations d'une manière verticale et unilatérale : d'un côté, celui qui a ; de l'autre, celui qui n'a pas ; le devoir du premier est d'aider l'autre. Il va de soi qu'il importe peu de savoir, dans ce type de relations, pourquoi le premier possède ce que le second n'a pas (surtout s'il s'avère que ce que le second n'a pas, c'est ce que lui a pris le premier !). Il importe également peu de savoir s'il ne manque pas au premier quelque chose que le second pourrait lui donner (parce que cela remettrait en question la relation verticale directive pour engager une relation d'échange et de partage).

(p. 82-83)

Yvon Sondag nous donne ensuite deux livres, sur lesquels, faute de place, je m'étendrai moins – et c'est à regret, car le roman surtout mériterait une analyse beaucoup plus fouillée. *Ardwenn peaux neuves*, tout d'abord, apparaît, par endroits, comme la réécriture des livres précédents. Mais ce recueil est d'abord une escapade particulièrement vivifiante. Le ton est donné dès le texte liminaire (*Travaux-danger*), où le discours semble vouloir échapper à la censure de la communication raisonnée, et se distribue en une prose rythmée par les pulsions de l'imaginaire. Sondag lui-même fait ici peau neuve, s'abandonnant volontiers à un style moins sobre (*D'ailleurs comment empêcher les plantes volubiles de grimper où il leur plaît ?*), pour une série d'histoires plaisantes, tendres ou irrévérencieuses. Et s'il continue à modeler l'argile des mots, réussissant toujours mieux la transformation du poème en onomatopée, c'est évidemment moins pour notre réflexion que pour notre plaisir. Le poème parvient parfois à une véritable résurrection des pouvoirs primitifs du langage – et l'on songe à tel passage de *À minuit fut fait un réveil* (*Quand le bombo (tambour de cuir et de bois) lance sa flamme,*

il parle toutes les langues, et la voix humaine qui lui fait écho se transforme à son tour en instruments inouïs : de sa voix l'Indien fait ce qu'il veut) :

*Ça vous tape en tout cas dans la peau
ça vous tanne et retanne
ça vous retape le moral
ça vous rétame tout de bon le ram le deram
le tam-tam*

C'est son écriture elle-même qui constitue l'un des thèmes majeurs du roman précité. Philippe, le narrateur, agronome belge coopérant en Amérique latine, tente, une nuit de Noël, d'*écrire son histoire* – de reconstituer son passé et de comprendre les raisons qui l'ont amené en territoire guaycuru, dans cette hutte où il séjourne présentement avec trois Indiens : sa compagne Lilay, le vieux Joaquim et le petit Luis.

À partir de là, le temps du roman va donc éclater, au gré des souvenirs affluant à la mémoire de Philippe - épisodes lointains ou récents relatés en alternance avec les descriptions du moment présent, celui d'une « lecture-écriture ». C'est en effet à la faveur de la lecture (à la lueur du feu entretenu par Lilay) du journal d'Emmanuel, révolutionnaire indien accueilli jadis, en Belgique, par la mère du narrateur, que celui-ci cherche lui-même à **perdre la mémoire** dans les feuilles qu'il remplit de ses **gribouillis**, résolvant ainsi la crise d'identité qu'il traverse (voir extrait du roman en début de dossier).

La modernité du roman réside bien sûr dans son aspect réflexif, dans cette mise en scène de l'acte d'écrire. Et aussi dans son orchestration, qui cherche à épouser intimement le cheminement intérieur, parfois tourmenté, du narrateur (de prime abord, cette architecture peut déconcerter, puisqu'elle alterne les pages du journal d'Emmanuel, que nous lisons en même temps que Philippe, et l'introspection de celui-ci). Sevré de la civilisation occidentale, désespérément seul, Philippe deviendra progressivement Felipe, adopté par les Indiens et la terre indienne, à la fois mère, femme et soeur...

Michel BAAR

Inspecteur de français